

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Montréal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

LES 40 MARTYRS DE SÉBASTE, 10 mars.—
CHRONIQUE DIOCÉSAINE ET PROVINCIALE ;
nominations ecclésiastiques ; ordinations à St-Henri ; visite de S. Gran. Mgr de Montréal aux membres de la ligue du Sacré-Cœur, paroisse Saint-Joseph ; clôture de la retraite de la paroisse Saint-Antoine par Mgr de Montréal ; clôture de la neuvaine de St-F.-Xavier, à N.-Dame ; baptême d'une adulte à N.-D. de Lourdes ; réunion mensuelle des officiers de la Croix, paroisse St-Jacques ; St-Vincent de Paul, allocution de M. R. Bellemare



SOMMAIRE

sur Mme d'Youville ;
Bibliographie.
— LE CIERGE PASCAL.
— MORT DE S. E. LE
CARDINAL McCABE.—
CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER : le jubilé sacerdotal de Léon XIII ; cause de béatification du vénérable Louis de Grignon un article de la *Nazione* ; une brochure allemande ; reprise des relations officielles entre le St Siège et la Belgique ; une lettre de Mgr Puginier ; influence bienfaisante et toute française des religieux en Syrie.— APRÈS LA BATAILLE, par le général Amberg. *Suite et fin*.—Décès de la semaine.

LE NUMÉRO

2 cents

PRIX DE L'ABONNEMENT

Une piastre par an payable d'avance,

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

LE NUMÉRO

2 cents

Permis d'imprimer : † EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
MM. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPUY.

BUREAUX : No 20, rue Saint-Vincent

MONTREAL.

PRIERES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE,	8	MARS.	—Saint-Patrice à Montréal.
MARDI,	10	“	—Sainte-Monique.
JEUDI,	12	“	—Saint-Lazare.
SAMEDI,	14	“	—Saint-Joseph à Montréal.

FETES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE,	8	MARS.	—3e Dimanche du Carême, 2m cl. s-d., orn. v. <i>En ce jour on annonce la solennité de Saint-Joseph pour le dimanche suivant.</i>
Lundi,	9	“	—STE FRANÇOIS, Vve, double, ornements blancs.
Mardi,	10	“	—SS. 40 MARTYRS, semi-double, ornements rouges.
Mercredi,	11	“	—DE LA FÉRIE, ornements violets.
Jéudi,	12	“	—ST GRÉGOIRE, P. D., double, ornements blancs.
Vendredi,	13	“	—LES CINQ PLAIES, dble majeur, “ rouges.
Samedi,	14	“	—DE LA FÉRIE, “ violets.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

LONGUE-POINTE.—Dimanche 8, bénédiction de l'aile neuve de l'asile de Saint-Jean-de-Dieu. Lundi 9, bénédiction de la chapelle de St-Isidore par S. Grandeur Mgr de Montréal.

DIMANCHE 8.—Solennité de St-Thomas d'Aquin pour les maisons d'éducation.

Dimanche 8, Solennité des titulaires des églises paroissiales de Ste-Cunégonde à Montréal, St-Patrice à Montréal, Sherington, Brandon, et Hinchinbroke, St-Cuthbert et St-Benoit. Dans les églises paroissiales de St-Gabriel à Montréal et à Brandon, on fait la solennité de St-Joseph.

LES QUARANTE MARTYRS DE SEBASTE

10 MARS.

Les plus illustres martyrs de la sanglante persécution de Licinius furent des soldats de Sébaste, en Arménie. L'empereur ayant ordonné que toute l'armée sacrifiat aux dieux, quarante soldats déclarèrent qu'ils étaient chrétiens, et qu'ils ne pouvaient sacrifier aux idoles.

Le gouverneur Agricola les fit alors désarmer, charger de liens, meurtrir à coups de fouet, déchirer avec des ongles de fer et jeter en prison. Puis, condamnés à mort, ils furent exposés nus pendant toute une nuit sur la glace d'un étang.—“ Béné soit Dieu, s'écrièrent-ils, mourons pour le roi immortel qui est mort pour nous. ”

Déjà le froid glaçait leurs membres ; il était minuit. Une lumière brillante inonda la face de l'étang ; les gardes éblouis de cette clarté céleste lèvent les yeux et voient des anges qui tenaient des couronnes suspendues sur la tête de ces soldats de la foi. Un seul manquait de couronne ; c'est que vaincu par la douleur il se traînait vers un bain tiède préparé pour l'apostasie, et où il expira.

Quand le jour parut les saints martyrs respiraient encore ; on les fit jeter dans un grand feu où ils périrent au milieu des douleurs les plus aiguës. Le gouverneur avait ordonné de jeter leurs cendres à la rivière ; mais les fidèles en recueillirent une bonne part au prix de leur vie, et les divers pays de la chrétienté s'enrichirent de ce précieux trésor. C'était vers l'an 320.

CHRONIQUE DIOCESAINE ET PROVINCIALE.

Par décision de Sa Grandeur Mgr de Montréal, en date du 28 février, ont été nommés :

MM. H. Lenoir, P. S. S., vicaire à Notre-Dame ; G. J. Payette, vicaire à Saint-Joseph de Chambly ; E. Lessard, vicaire à Sainte-Cunégonde ; F. Tourmentin, vicaire à Saint Jérôme ; P. Derome, vicaire au Sacré-Cœur à Montréal.

Ordinations à Saint-Henri des Tanneries, le 28 février, par Mgr l'évêque de Montréal :

Tonsure.—M. J. A. Lesieur, Trois-Rivières.

Diaconat.—MM. A. J. Castonguay, J. A. St-Jean, Montréal ; T. J. Gagnon, Pontiac ; M. J. O'Brien, Peterborough ; B. Pujos, Leavenworth.

Prétrise.—MM. P. Desmārais, J. A. Durand, J. L. O. Joly, E. Lessard, G. J. Payette, C. J. Rochon, Montréal ; P. Klein, C. S. C.

Dimanche dernier, au retour de la visite pastorale à Saint-Henri, Sa Grandeur Mgr de Montréal s'arrêta à Saint-Joseph, où elle adressa quelques paroles aux membres de la ligue du Sacré-Cœur réunis dans cette église.

Immédiatement après Sa Grandeur fut terminer la retraite de la paroisse Saint-Antoine dans la chapelle basse de l'église Saint-Joseph, et donna le salut.

Lundi, à la Cathédrale, a été célébrée une grand'messe en l'honneur de sainte Janvière dont le corps repose sur l'autel Saint-Antoine.

Le 22 février dernier, M. l'abbé A. S. Moreau a fait, dans la chapelle basse de N. D. de Lourdes, le baptême d'une jeune adulte de 13 ans, Mlle Marie-Louise-Rachel-Agnès Dauris, ayant pour parrain et marraine M. et Mme de Madières.

La chapelle était remplie par les congréganistes, les enfants de Marie, dont le nombre dépasse quatre cents.

M. l'abbé Moreau qui fit le sermon avait pris pour texte les adieux de N. Seigneur à ses apôtres : "*Baptizantes eos, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti : Baptisez les, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*" (Math. XXVIII, 19.)

Dès que la jeune néophyte fut baptisée, elle fut reçue enfant de Marie, afin que son innocence baptismale fût placée sous la puissante protection de la T. S. Vierge. La cérémonie se termina par la bénédiction du T. S. Sacrement.

La neuvaine de saint François-Xavier a été clôturée dimanche avec toute la solennité possible en ce temps de carême et au milieu d'une affluence énorme de fidèles qui en avaient suivi les exercices avec une assiduité exemplaire et une grande piété.

Le prédicateur, le P. Strubbe, a fait la consécration à la sainte Vierge et a donné la bénédiction papale par suite d'un privilège accordé par Sa Sainteté aux Rédemptoristes lorsqu'ils prêchent une mission.

M. l'abbé George Payette a dit sa première messe dimanche dernier à Saint-Henri, ayant comme diacre et sous diacre MM. les abbés Pepin et N. Pijos.

Le sermon a été prêché par M. Rouleau, curé de la Pointe St-Charles.

L'abbé Tardif (Charles) décédé, le 27 du mois dernier, à l'Hospice de Lévis, était membre de la société d'une messe.

T. HAREL Ptre, *chancelier.*

L'assemblée mensuelle des officiers de la croix, paroisse Saint-Jacques, a été tenue dimanche soir dans la chapelle de N. D. de Lourdes. Le directeur, M. Archambault SS, M. P. M. Hamon SS, et

M. Moreau assistaient à cette réunion qui ne comptait pas moins de 500 membres.

Au début, les vêpres ont été chantées par M. l'abbé Moreau. M. l'abbé Hamon a ensuite prêché, puis a eu lieu la réception d'environ 25 membres nouveaux.

Les membres ont chanté le nouveau cantique de la tempérance composé par M. l'abbé Hamon et la cérémonie s'est terminée par un salut solennel.

Mardi soir a eu lieu, sous le patronage de Sa Grandeur Mgr de Montréal, une très intéressante soirée dramatique et musicale à la salle académique du Jésus au profit de l'œuvre de la Saint-Edouard.

Nous donnerons dans notre prochain numéro un rapport détaillé sur cette œuvre éminemment bienfaisante.

SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

X
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 1^{er} DIMANCHE DU CARÊME.

M. le supérieur du Séminaire occupait le fauteuil d'honneur, assisté de M. l'abbé Giband, aumônier.

Après la reddition des comptes et l'expédition des affaires de routine, le président du conseil particulier, M. R. Bellemare, fit l'allocution suivante sur la fondatrice des Sœurs de la charité, (*Sœurs grises.*)

MADAME D'YOUVILLE.

Monsieur le Supérieur,

Messieurs,

Je vais maintenant vous proposer de concourir, par vos vœux, à la glorification d'une citoyenne de notre ville qui s'est sanctifiée dans la pratique d'œuvres de charité à peu près semblables à celles que vous pratiquez vous-mêmes, aussi dans un but de sanctification personnelle, mais à un degré d'héroïsme bien au dessus de nos forces.

Avant que je vous soumette cette proposition, peut-être accepterez-vous volontiers quelques considérations rapides sur le rôle extérieur de cette héroïne de la charité, Mme d'Youville, pendant sa vie mortelle dans notre ancienne Villemarie.

Mme d'Youville, née Marie-Marguerite de Lajemmerais, venue au monde à Varennes en 1701, fut chrétiennement élevée par des parents pieux, et instruite dans la vénérable maison des Ursulines de Québec. Liée par sa naissance aux plus grandes familles du pays et possédant tous les avantages extérieurs unis aux agréments de l'esprit, elle entra dans le monde sous les plus heureux auspices et

devint mère de famille. Des peines domestiques lui firent bientôt comprendre combien le bonheur terrestre est illusoire, et prendre la résolution héroïque de ne chercher plus à l'avenir, durant le reste de sa vie, que les consolations supérieures que donnent à l'âme chrétienne la foi, l'espérance et la charité.

Devenue veuve à l'âge de 27 ans, elle eut à pourvoir aux besoins de sa famille, et s'engagea même à cette fin dans un petit négoce qui lui réussit parfaitement.

Peut-être ses succès furent-ils la récompense de sa charité, car en même temps qu'elle s'occupait de son commerce, elle donnait tous ses loisirs au soulagement des pauvres. Elle blanchissait et raccommodait de ses propres mains leurs vieilles hardes, et les secourait dans leurs maladies.

Aussitôt même que l'éducation de ses enfants fut assurée, elle abandonna le négoce, s'associa quelques autres dames, (des demoiselles de bonnes familles) et se consacra tout entière au service des pauvres, des malades et des infirmes, sous la direction d'un sage et pieux ecclésiastique du séminaire de Saint-Sulpice, d'abord M. de Lescoat, et ensuite, M. Normant. Sa vie religieuse date de 1738 et finit en 1771.¹

Son histoire et les annales des sœurs grises vous diront ce qu'elle fut durant cette période et ce qu'elle accomplit d'œuvres de bienfaisance en si peu d'années.

Sa consécration à la vie religieuse et charitable fut prononcée dans une maison bien modeste, située à quelques arpents d'ici, et c'est là qu'elle soigna les premiers pauvres qu'elle avait adoptés. Après un début fort humble, mais contrariée par des épreuves nombreuses, elle fut choisie pour relever l'hôpital général, alors tellement ruiné qu'il avait été décidé de le supprimer. En 20 années d'un travail intelligent, supérieur à tous les obstacles, elle en fit une institution solidement fondée et embrassant les œuvres les plus utiles et les plus méritoires.

Elle offrait un asile à l'indigence, à la misère, à la vieillesse pauvre, aux enfants trouvés, aux infirmités de tous genres et surtout aux plus repoussantes qui n'avaient pas d'accès aux autres institutions.

Messieurs, nous croyons avoir fait quelque chose de méritoire quand nous avons consacré chaque semaine quelques instants de notre temps aux intérêts des pauvres de notre voisinage.

Madame d'Youville ne pensait pas trop offrir en leur donnant toute son existence, tous les moments d'une vie de labeur et de privation pour les secourir et les consoler.

Nous croyons avoir rempli un bon devoir, quand, après de courtes visites chez les pauvres, nous leur avons fait distribuer quelques morceaux de pain et de bois pour les aider à vivre.

Madame d'Youville les recevait dans sa maison, les logeait, les nourrissait, les servait de ses mains, les soignait dans leurs maladies ou leurs infirmités, vivant elle-même aussi pauvrement qu'eux.

Nous croyons avoir quelque mérite, quand, en procurant des chaussures et des vêtements aux enfants abandonnés, nous avons contribué à les faire admettre à l'École pour y être instruits.

Madame d'Youville avait des berceaux pour les enfants trouvés, elle les recueillait, les nourrissait, les élevait, les instruisait et se faisait ainsi leur mère d'adoption.

Nous croyons avoir rendu service, quand nous avons procuré à quelque malade une admission dans une maison de refuge.

Mais les sœurs de charité, acceptant ce fardeau dont nous nous sommes débarrassés à si peu de frais, offrent à ce malade le baur d'une sincère affection et les soins empressés de mères compatissantes.

Nos travaux à nous ne sont que passagers, la mort les interrompt, et cependant nous espérons bien recevoir pour nos petits sacrifices, la récompense promise aux moindres des bienfaits.

Madame d'Youville, en adoptant les pauvres comme ses enfants, travailla toute sa vie pour leur acquérir et leur léguer à perpétuité un patrimoine inaliénable, et tellement bien ordonné qu'il continue de s'agrandir suivant les besoins des temps.

De son vivant, toute la colonie était dans l'étonnement et l'admiration à la vue de ses entreprises, en apparence irréalisables, mais cependant toujours couronnées de succès ; et cette admiration n'a pas cessé depuis sa mort, parce que son esprit et ses inspirations n'ont pas cessé de régner dans la sainte communauté qui la représente si bien, nos bonnes sœurs grises.

Son autorité y est encore toute puissante, et on a raison de croire que les progrès incessants de ses œuvres sont l'effet de sa protection spéciale et du crédit dont elle jouit auprès de Dieu. De nombreux faits considérés comme miraculeux fortifient cette confiance.

Voilà pourquoi, messieurs, l'opinion publique s'agite en ce moment pour demander la canonisation de cette femme extraordinaire qui a paru, dans notre ville, comme l'instrument de la Providence, revêtue de tous les caractères et de tous les ornements d'une très haute sainteté.

Il me semble que notre société ne répondrait pas à ses sentiments si elle restait indifférente à ce beau mouvement qui intéresse également notre foi et notre piété. Le procès préliminaire a été fait solennellement devant un tribunal ecclésiastique, et indépendamment des témoignages officiels, de nombreuses suppliques seront soumises au Souverain Pontife, de la part de différentes institutions et corporations publiques, pour presser l'introduction de cette cause de béatification.

En voici une pour notre société : et si elle est conforme à vos sentiments vous voudrez bien nous autoriser à l'expédier.

Après la lecture de la supplique il est proposé et résolu :

Que cette supplique contient l'expression du sentiment unanime de toute l'assemblée ; que les membres du conseil particulier et

les présidents des conférences sont priés de la signer et de la faire parvenir à sa destination.

M. le Supérieur du Séminaire a bien voulu donner l'appui de sa parole à cette proposition si pleine d'intérêt et d'actualité.

La statistique des œuvres des conférences de Montréal, pour 1884, lue à l'assemblée générale du 22 février dernier démontre un progrès sensible sur celle de l'année précédente dans toutes les particularités.

Années	Recettes	Dépenses	En caisse
1884.....	\$12,305.07	\$8,987.93	\$3,317.09
1883.....	\$10,632.61	\$7,706.23	\$2,596.77

FAMILLES SECOURUES.

Années	Familles	Personnes
1884	1066	4034
1883.....	836	3320

NOMBRE DE MEMBRES.

Années	Membres	Actifs	souscripteurs
1884.....	1952	1522	430
1883.....	1772	1357	365

NOMBRE DE CONFÉRENCES.

Années	Conférences
1884	19
1833	18

LIVRES DE PAIN ET CORDES DE BOIS.

Années	Livres de pain	Cordes de bois
1884	59,590	1016
1883.....	58,982	816

BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir de MM. Bray et Rétaux, libraires éditeurs, 82, rue Bonaparte, Paris, les ouvrages suivants :

VIE DE SAINT CAMILLE DE LELLIS, fondateur des clercs réguliers, ministre des infirmes, par Mgr *Justin Fevre*, 1 vol. in-8, illustré de 60 gravures, 8 fr.

Notre siècle, qui fait surtout estime de la charité envers le corps, doit réserver une très vive admiration pour saint Camille de Lellis, cet homme étonnant qui a fait jaillir du sol chrétien un ordre uniquement voué à l'assistance des malades. On ne lira donc pas sans une émotion attendrie ce livre destiné à faire connaître et admirer la vie si dramatique de saint Camille,

LA SEMAINE SAINTE. Souvenirs d'une retraite du P. de Ravignan, recueillis par *Mgr de Ségur*, 1 vol. in 32. 2 fr.

Cette retraite, prêchée en 1843, mérite une attention spéciale par l'impression profonde qu'elle causa à ceux qui la suivirent. Dans ces souvenirs écrits par Gaston de Ségur, au sortir de ces conférences, il ne faut pas chercher la reproduction matérielle des discours du P. de Ravignan ; ce sont des résumés où les élans du zèle et de la charité, les phrases commencées, les apostrophes brûlantes, les incorrections même sont reproduits avec une vérité, avec une couleur vraiment saisissantes.

Ces souvenirs encadrés dans quelques-unes des prières de la semaine sainte sont un excellent exercice de piété, une préparation efficace à la solennité pascale.

MARIE-LOUISE FROSSARD, enfant de Marie, élève de la congrégation de Notre-Dame, 1 vol. in 8 orné d'un portrait, 3 fr. 50.

Dans ce petit ouvrage d'un aspect charmant, on trouve une physiologie ravissante, transfigurée par les beautés d'une âme vaillante et généreuse. Un récit plein d'intérêt, un style simple et entraînant, le charme d'une piété ardente, font de ce livre un trésor que les jeunes filles pieuses, les enfants de Marie surtout, liront avec un grand profit tant au point de vue littéraire que sous le rapport de la piété.

LA MAISON ET L'ÉGLISE, souvenirs d'un enfant catholique, par *Auguste Nisard*, dont nous avons déjà fait un extrait et que nous citerons encore ; méditation d'un philosophe chrétien sur les dogmes et les fêtes religieuses ; tableau et pensées de la maison paternelle et de l'Église : tel est ce livre, écrit dans une langue originale, vive, langue du pur dix-septième siècle, par un penseur et un catholique du dix-neuvième.

MAXIMES ET PRATIQUES DE SAINT VINCENT DE PAUL extraites de sa vie, ses lettres et ses correspondances, par *M. l'abbé Maynard*, chanoine de Poitiers.

Ce livre servira de *Vade-mecum*, de *Manuel* et comme d'*Imitation* aux disciples de saint Vincent de Paul. Les enseignements développés du saint ont été réduits à quelques *maximes*, ses vertus à quelques *pratiques*, présentant sa morale en action.

LES SURPRISES DE BERTHE et le VIEUX MUSICIEN deux romans d'une lecture fort attrayante, dans lesquels les événements heureux ou malheureux de la vie se succèdent naturellement, apportant chacun leur enseignement chrétien, et dans lesquels les principaux personnages luttent avec courage pour devenir meilleurs et se maintenir dans le monde dans une voie vraiment chrétienne.

“ Pensez que, dans peu, votre corps sera dans le tombeau, votre âme devant le souverain juge, et votre sort dans l'éternité. ”

(*P. Baudrand*).

LE CIERGE PASCAL.

2. LE CHANDELIER DU CIERGE PASCAL ¹.

Ce *chandelier* ou plutôt ce candélabre ne doit pas être un chandelier ordinaire comme on en place sur les autels : même les plus grands auraient encore de trop mesquines proportions. Il faut un chandelier monumental, d'aspect important, de dimensions grandioses en rapport avec le cierge dont il sera le soutien et l'idée qu'il est destiné à exprimer. Un chandelier bas serait ridicule, choquant ; il doit être élancé. Le nom lui-même indiquera ce qu'il est en réalité ; un arbre à cierge, *candelabrum*. Ce candélabre est le tronc de cet arbre mystique dont le cierge est l'épanouissement, le feuillage et les fruits ². Cet arbre, comme le trophée de la croix dont parle saint Fortunat, sera beau et brillant ³. L'éclat, il l'a en lui-même ou simplement à l'extérieur : de là deux modes différents d'ornementation ⁴.

A cette idée de lumière dirigeant nos actions, se rattache la forme en colonne, qui est propre, à Rome, au candélabre pascal et que l'on constate depuis le haut moyen âge jusqu'à l'époque contemporaine. Cette colonne est complète : qui a pu donner lieu à cette forme ? La liturgie nous fournira la réponse après avoir indiqué le type.

La colonne de feu, vue dans l'ancien testament, subsiste dans le nouveau, et sous cette forme le Christ est montré aux fidèles, non seulement dans le cierge pascal, mais aussi dans le candélabre qui en est pour ainsi dire la prolongation.

Le candélabre pascal, qu'il soit en bois, en métal ou en marbre, exige davantage. Le bois et le métal doivent disparaître sous la dorure, qui exprime un état glorieux, les splendeurs célestes, la lumière d'un corps glorifié. Tout cela est de haute convenance. Saint Charles, dans ses institutions ⁵, demande un chandelier au

¹ Mgr Barbier de Mantault, op. cit., chap. IV, est un des rares auteurs qui, à notre connaissance, traitent la question du chandelier pascal. (Voir aussi dans la *Revue de l'Art chrétien* un article de M. l'abbé Corblet.)

² Ce symbolisme a été nettement indiqué au xii^e siècle sur le candélabre de Saint-Paul hors les murs : *Arbor poma gerit, arbor ego lumina gesto.*

³ *Arbor decora et fulgida* (Hymne *Vexilla Regis*).

⁴ Sur le candélabre de Saint Paul s'étale la vie douloureuse et glorieuse du Christ !

La souffrance précède et prépare la gloire, le triomphe n'existe pas sans combat. Quel plus noble enseignement que celui donné par le Sauveur dans les faits principaux de sa existence. On croit entendre cette parole divine : Je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. L'histoire évangélique est un modèle à imiter, une lumière vive qui éclaire ce monde de ses clartés éblouissantes.

moins de bois doré pour les églises pauvres, il recommande même de l'ornier avec soin.

Les chandeliers primitifs étaient en marbre blanc : depuis deux siècles on leur a substitué le marbre multicolore, mais à Rome on en rencontre de magnifiques d'une blancheur éclatante.

Le chandelier pascal sera donc par sa blancheur l'image plastique de celui qui est la candeur par essence. Il reflète la lumière d'en haut et sera lui-même la lumière condensée, pétrifiée.

Symbole du Christ lui-même, le candélabre a sa place marquée dans l'église près de l'autel, à la droite, qui est la place d'honneur. C'est le côté de l'évangile et par là même il est situé au nord : or le nord dans le symbolisme chrétien signifie le froid, l'indifférence, la torpeur, la mort naturelle ou spirituelle. Le Christ est donc venu pour éclairer ceux qui étaient dans les ténèbres, réchauffer ceux que le paganisme avait glacés, rendre la vie aux morts¹.

Sublime et nouvelle fraternité que nous avons avec Jésus, *premier né d'entre les morts*, comme parle l'Apôtre. En lui, prenant notre nature par son incarnation, nous étions frères ; en lui, nous frayant à travers le tombeau le chemin de l'immortalité, nous le devenons une seconde fois. Il est notre aîné dans la vie nouvelle qui ne connaîtra plus la mort : en célébrant sa victoire, unissons-nous dans la charité mutuelle : c'est son vœu, c'est la Pâque, c'est le jour du banquet fraternel².

3^e LE CIERGE PASCAL CONSIDÉRE EN LUI-MÊME.

Le cierge et son candélabre ne font qu'un pour ainsi dire³ : il y a parité entre eux et ce qui se dit de l'un peut s'appliquer à l'autre identiquement. L'idée est analogue : symboliser le Christ : mais dans le cierge, le symbole est plus élevé encore, plus apparent, plus nettement précisé.

Le Cierge pascal, qui ne s'éteint qu'après l'évangile de l'Ascension, a été établi par l'Église pour perpétuer le souvenir de la résurrection de J.-C. et de son séjour sur la terre jusqu'à son ascension triomphante.

(1) Ces règles que nous donnons ici ne sont pas toutes *rigoureusement* obligatoires ; plus tard nous indiquerons les décisions de l'Église qui régissent tout ce qui a rapport au cierge pascal, mais, comme nous l'avons dit, quand la loi fait défaut, nous aimons à chercher dans la tradition la voie qu'il faut suivre ; car il ne s'agit pas seulement d'obéir aux prescriptions de l'Église, comme un soldat exécute les ordres de son chef, il faut de plus chercher l'esprit de l'Église dans la sainte Liturgie et aller même au-devant des désirs de notre Mère. Or c'est à Rome qu'il faut aller puiser cet esprit, c'est la tradition romaine qu'il faut interroger. Voilà pourquoi nous nous appliquons à faire les coutumes de l'Église romaine dont nous nous glorifions d'être l'enfant le plus humblement dévoué

(2) Dom Guéranger, Temps pascal, I.

³ Monseigneur Barbier de Montault, loc. cit.

Comme son support, le cierge pascal a l'aspect imposant d'une colonne. C'est une masse de cire, solide, résistante, de forme cylindrique, de même diamètre au sommet et à la base : sa hauteur égale celle du candélabre ou le dépasse peu.

La cire, ce suc si pure que l'abeille vierge tire des fleurs les plus exquis, représente la chair de J.-C. que produit Marie immaculée, et dans laquelle repose la divinité comme le miel dans la cire. La couleur indique une conception miraculeuse, immaculée, et cette blancheur que la cire acquiert à force de travail, figure la gloire du Rédempteur qui est le résultat de ses souffrances. La mèche cachée dans la cire c'est son âme sainte, et la flamme c'est la divinité qui brille par ses œuvres pour éclairer le monde¹. Rupert, dans son beau livre des divins offices², montre admirablement le rapport qui existe entre le cierge pascal et la colonne de feu qui guida le peuple de Dieu sur la mer. L'un et l'autre figurent la sainte humanité de Jésus. De même que la colonne mystérieuse précéda les Hébreux dans leur route vers la mer Rouge où leurs ennemis furent submergés, ainsi le cierge pascal précède les néophytes qui se rendent aux fonts sacrés où leurs péchés périssent dans les eaux baptismales. Cette vraie colonne de nuée précède et guide le peuple délivré de la servitude du diable, et qui traverse la mer rouge du baptême pour arriver dans la véritable terre promise, terre des vivants, que le Seigneur notre Dieu regarde jour et nuit, comme dit Moïse. Vraiment colonne de nuée, elle nourrit l'homme de doctrines célestes. Vraiment colonne de feu, elle l'enflamme des ardeurs de son esprit.

On a dans la colonne mystérieuse un miracle prophétique, préfiguratif de l'humanité de N.-S. qui est la cause méritoire de la rédemption, et de la régénération du genre humain dans les eaux sanctifiantes du baptême : Dans le *cierge pascal*, on a un symbole commémoratif de cette régénération opérée par l'incarnation et la mort du fils de Dieu. Ce rapprochement entre la colonne du désert et le cierge pascal a été signalé par les plus célèbres écrivains ecclésiastiques. Comme les prodiges opérés par Dieu dans la loi ancienne annonçaient d'avance les vérités de la loi nouvelle, rien d'étonnant qu'ils présentent des rapports avec les rites symboliques qui, dans l'Eglise catholique, signifient les mystères et les grâces dont elle est dépositaire.

La vérité de la Rédemption sépare et rapproche ces deux sortes de symboles. Les premiers, figuratifs, disparaissent devant la réalité, comme l'ombre devant la lumière ; les seconds, dans la vérité de l'Eglise catholique, expriment sensiblement la loi, et les opérations de la grâce surnaturelle dont elle est remplie. Comme la colonne mystérieuse couvrait le peuple hébreu contre l'ardeur du soleil

¹ Tetamo. tract. II, lib. IV, part. II, cap. VIII.

Lib. VI. cap. XXIX, Analecta, 1^{re} série, pag. 396 et sqq.

pendant le jour, ainsi la grâce de J.-C. rafraîchit les âmes régénérées, en écartant l'impétuosité des passions et des vices. La colonne de feu précédait le peuple et guidait sa route pendant la nuit. J.-C. dans l'obscurité de la vie présente est notre lumière et notre guide au milieu des ténèbres de l'ignorance et du péché. Cette double action de la grâce est exprimée par le cierge pascal ; il éclaire d'un feu nouveau et il montre la nouvelle doctrine et la grâce nouvelle.

Mais c'est surtout la résurrection du Sauveur ¹, c'est J.-C. ressuscitant que le cierge pascal est destiné à figurer. Il est le signe du Christ revenu de la mort à la vie immortelle et se manifestant à ses disciples ². Ce cierge est de grande dimension, dit Tetamo ³. sa lumière est vive, parce qu'il signifie que la plénitude de la divinité se trouve dans le Christ.

Écoutons maintenant Mgr Barbier de Montault ⁴ traiter à fond la manière d'orner ce cierge digne de tous nos respects.

(à suivre)

MORT DE S. Em. LE CARDINAL McCABE.

Son Eminence le cardinal McCabe, archevêque de Dublin, qui est mort dans les premiers jours du mois de février, était né à Dublin le 14 février 1816. Elu évêque titulaire de Gudara le 23 juin 1877, il fut promu archevêque de Dublin le 4 avril 1879. Le Pape Léon XIII le créa cardinal au consistoire du 27 mars 1882. Le cardinal McCabe était membre des congrégations des Evêques et Réguliers, Propagande, Immunité, Indulgences et Sacrées-Reliques.

Son Eminence s'efforçait de faire prévaloir les conseils de Léon XIII parmi le clergé et le peuple de sa patrie. Sa mort est une grande perte pour l'Irlande.

UNE CONVERSION RADICALE ET SOLIDE.

Dans le rapport d'une des Conférences de Saint-Vincent de Paul on trouve le récit suivant sur un de ses membres mort l'année dernière de la manière la plus édifiante. M. X..., ouvrier serrurier,

(1) Analecta, loc. cit.

(2) Rupert, loc. cit.

(3) Tetamo, tract. II, lib. IV, part. II, cap. XIII.

(4) Op. cit., pag 357.

il y a 43 ans, travaillait à Clermont ; malheureusement il se livrait de temps en temps à quelques excès de boisson. A la suite d'un écart de régime qui l'avait rendu momentanément malade, il passa une nuit fort agitée ; il eut un songe dans lequel sa sœur, qui était morte en religion, lui apparut, lui reprocha son inconduite, et le conjura de revenir aux sentiments dont leurs parents leur avaient toujours donné l'exemple.

Cette apparition lui fit une telle impression, qu'il se leva, se rendit à l'église la plus proche, et, comme elle était encore fermée, il se mit à genoux sur les marches en attendant l'ouverture des portes ; il entra alors, entendit la messe, s'adressa à M. le Curé, et revint de nouveau après son repas ; pendant les deux jours suivants il fit la même chose.

Le changement qui s'était opéré en lui parut si étrange, que le maître de l'auberge où il logeait pensa qu'il avait affaire à un fou, et pria un médecin de venir examiner son locataire.

Aux interrogations du médecin M. X... répondit : " Monsieur le docteur, je vous remercie de votre intérêt, mais je me porte bien ; j'ai été fou, il est vrai, je l'ai même été longtemps, mais je suis guéri, je le sens ; Dieu merci, je me trouve en possession de mon bon sens, et puis j'ai un docteur que je vois tous les jours, et que je vais encore aller trouver ; je vous demande la permission de ne pas en changer. "

Il revint à son auberge après une dernière visite à l'église, paya sa note, fit son paquet et se mit en route pour Paris, où, marcheur infatigable, il arriva en 5 jours ; là il se remit courageusement au travail ; debout avant le jour, il entendait une messe avant l'ouverture de l'atelier, et pendant une année entière, il ne porta pas à ses lèvres une seule goutte de vin.

Une nouvelle épreuve l'attendait : il s'était fait une loi de ne pas travailler le dimanche ; les railleries ne purent triompher de sa résistance. Patrons et ouvriers conspiraient contre lui ; on lui apportait un travail soit disant pressé le samedi soir ; il offrait de travailler la nuit ; son offre était repoussée ; il fallait passer à la caisse et régler son compte, et cela lui arriva dans douze ateliers.

Ce fut alors qu'il rencontra une personne dont les sentiments pieux étaient conformes aux siens. Il l'épousa, se mit à travailler pour son compte et parvint à se procurer une petite fortune.

M X..., étant venu dans une ville d'eaux thermales pour la santé de sa femme, s'y fixa et pendant 8 ans prit part avec le plus grand zèle à toutes les œuvres charitables. Entré dans la conférence de Saint-Vincent de Paul, il s'adonna de tout son cœur au soulagement moral et physique des familles qui lui étaient confiées ; il ne remettait jamais d'un jour la visite à leur rendre, et se montrait toujours généreux à leur égard ; il s'enquérât à la fin de chaque séance de ses confrères qui ne s'étaient pas présentés, et il se chargeait avec bonheur de leur porter les bons pour éviter tout retard dans la distribution des secours.

Les souffrances ne lui furent pas épargnées. Opéré plusieurs fois de la cataracte sans succès, il était presque aveugle, mais cette infirmité ne l'empêchait pas de faire des courses nombreuses pour le service des pauvres, et de se trouver devant la porte de l'église avant qu'elle ne s'ouvrit ; c'était une habitude qu'il ne perdit jamais ; il servait à genoux six ou sept messes tous les jours.

Il s'est endormi, en 1884, dans une maison de retraite à Marseille, au moment où il se préparait à un acte de piété qu'il désirait vivement accomplir, un pèlerinage à Jérusalem. On a trouvé dans des lettres écrites par lui, la preuve que l'*Imitation* était sa lecture favorite ; c'était dans ce livre admirable qu'il avait appris à suivre Jésus Christ sur le Calvaire.

CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER.

Il a été dernièrement question de célébrer solennellement le jubilé sacerdotal de Sa Sainteté Léon XIII. On avait parlé d'abord du 25 décembre de l'année courante, se fiant sur des notices publiées au moment de l'élévation de Léon XIII au trône pontifical, qui fixaient au 25 décembre 1835 son entrée dans le ministère. Cette date était erronée ; la date véritable, inscrite sur les registres du vicariat de Rome, est celle du 31 décembre 1837. Le jubilé sera donc célébré le 31 décembre 1887, un dimanche, fête de saint Sylvestre, le pape qui a vu finir les persécutions, le pape de Nicée, le pape à qui Constantin a fait don du domaine de Pierre.

Plaise à Dieu de conduire Son Vicaire, sans trop d'encombre, à cette fête de saint Sylvestre, 1887, et lui accorder quelques-uns des bonheurs accordés à saint Sylvestre.

Parmi les causes de béatification des serviteurs de Dieu dont l'héroïcité des vertus a déjà été proclamée par décret pontifical et au sujet desquelles il n'y a plus à examiner que l'authenticité des miracles, se trouve la cause du vénérable Louis de Grignon, fondateur des Missionnaires de la Société de Marie. Les miracles attribués à son intercession ont été examinés par la S. C. des Rites dans une séance dite préparatoire, au Vatican, le 24 février dernier.

Malgré toutes ses épreuves la sainte Eglise rend gloire à Dieu dans les héros de la perfection chrétienne, pour donner aux fidèles militants de nouveaux intercesseurs.

Aussi, en Italie, ses adversaires, comme en Allemagne les protestants, sont-ils forcés de reconnaître que l'Eglise répond à l'un des besoins les plus élevés et les plus nobles de la nature humaine et que l'Eglise de Dieu ne peut être qu'une.

Voici d'abord le témoignage de la *Nazione*, journal libéral de Rome.

“ L’Eglise, qu’on le veuille ou non, est un fait reconnu au moins comme fait par tous les pouvoirs civilisés. Qu’on rabaisse la valeur de ses doctrines, qu’on révoque en doute son utilité et sa vitalité, le fait est là, l’Eglise existe antérieurement à toutes les autres institutions du monde civilisé, répondant à l’un des besoins les plus élevés et les plus nobles de la nature humaine, fondée sur un corps de croyances et de doctrines morales qui constituent le plus vaste et le plus solide organisme que l’esprit humain ait pu concevoir jusqu’à présent, acceptés comme la règle de la vie morale, par des millions de consciences hors de l’Italie et par la grande majorité des consciences italiennes. ”

Comme second témoignage nous citerons celui que porte une brochure parue à Leipzig, Allemagne, sous ce titre significatif : *Ce qui nous attire vers Rome*. L’auteur traduit les impressions de ce grand nombre de protestants allemands entraînés vers la vérité catholique. Écoutons-le :

“ *Ce qui nous attire vers Rome ?* La réponse est bien simple. C’est la recherche de la vérité, non dans le sens de Lessing, mais selon celui qui a dit : “ Je suis la voie, la vérité et la vie ; ” c’est le besoin vivement senti d’une conception du monde vraiment chrétienne et conservatrice ; c’est le dégoût de la falsification de l’histoire par le libéralisme ; c’est encore la persuasion que nos libéraux ne peuvent pas être en même temps les défenseurs des principes conservateurs et chrétiens : c’est la conviction que l’Eglise de Dieu ne peut être qu’une ; que tout schisme est une révolte contre l’ordre divin ; que l’Eglise est la seule base solide de la société ; que les Papes ont été les seuls monarques assez courageux pour condamner les fausses doctrines libérales ; c’est enfin le sentiment profond de la nécessité d’un retour vers notre Eglise mère.

Le 6 février dernier, la Belgique a dignement réparé l’outrage fait au Saint-Siège, en 1880, par le gouvernement franc-maçonique ; en ce jour les relations officielles entre le Saint-Siège et la Belgique ont été officiellement reprises.

Mgr Rinaldi représentera le Vatican auprès de S. M. le roi des Belges comme chargé d’affaires, en attendant le retour de Mgr Rotelli, retenu encore à Constantinople.

Léon XIII a reçu le 6 février, dans la salle du Trône, S. Exc. le baron de Pitteurs-Hiegaerts comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi des Belges.

On sait les brillants faits d’armes accomplis par les soldats français au Tonkin, on admire la bravoure et l’héroïsme de cette poignée de braves qui combattent sur les bords du fleuve Rouge pour les intérêts sacrés des Français au Tonkin, pour la civilisation, pour les malheureux chrétiens. La lettre suivante de Sa Grandeur Mgr Paginier montre le triste sort des chrétiens en ce pays.

“ Malgré mes incessantes réclamations au sujet des massacres de

sept missionnaires, d'un prêtre indigène, de soixante-trois catéchistes et de plus de deux cents néophytes, et au sujet du pillage et de l'incendie des villages chrétiens, crimes commis officiellement en plein jour par les autorités annamites de la province, je n'ai encore pu obtenir, depuis un an, aucune justice, aucune réparation. Nos ennemis restent toujours paisibles possesseurs des biens qu'ils ont volés à la mission et aux néophytes, et continuent à chanter victoire, se prévalant de leur impunité.

“ Que d'avaries ils ont fait subir aux chrétiens après leur rentrée dans leurs anciens villages, que de vexations ils ont exercées contre eux ! Le poison, les assassinats en secret, tout a été employé pendant plusieurs mois, sans qu'il m'ait été possible d'obtenir la moindre protection en faveur de ces malheureuses victimes de la haine et de la religion et surtout de la France. Les mandarins les forcent depuis longtemps à livrer l'impôt, même des champs qui leur ont été enlevés par leurs ennemis, à fournir les corvées militaires, et cependant tout le monde connaît leur profonde misère et leur dénuement le plus complet. ”

**

Un des plus brillants rédacteurs du *Journal des Débats*, M. Gabriel Charmes, qui est loin d'être un clérical, mais qui est très versé dans toutes les questions de politique extérieure, vient de faire paraître un *Voyage en Palestine*, remarquable par la forme et par le fond. Il y constate l'action bienfaisante et toute française des institutions catholiques dans ce pays et déplore que le gouvernement ne leur donne pas des secours plus considérables, imitant en cela les autres puissances qui subventionnent très largement leurs établissements. Voici un passage de ce livre qui est le plus bel éloge des religieux et des religieuses français en Palestine :

“ Après les événements de 1860, Fuad-Pacha disait au consul de Syrie : “ Je ne crains point les quarante mille baïonnettes que vous avez à Damas. Je crains les soixante robes que voilà. ” Et il lui montrait des Jésuites, des Lazaristes et des Franciscains. Pour quoi ? lui demanda le consul. — *Parce que ces soixante robes font germer la France dans ce pays.* ” — M. G. Charmes, qui tient le mot du consul lui-même, ajoute : “ Rien de plus vrai. ”

“ Je me rappelle, dit-il encore, l'étonnement que j'ai éprouvé en plein désert, dans les environs de la mer Morte, en rencontrant une femme bédouine qui parlait couramment le français : “ Où donc avez-vous appris le français ? — Chez les Sœurs de Saint-Joseph ” me répondit-elle. La langue qu'elle avait apprise, elle l'apprenait maintenant à ses enfants. Les services qu'ont rendus à l'influence française ces modestes petites Sœurs de Saint-Joseph, à peine connues en Europe, sont incalculables. Partout elles ont fait aimer notre nation en même temps qu'elles ont enseigné sa langue. *Les indigènes nous jugent d'après quelques religieux et quelques religieuses qui passent leur vie à répandre des bienfaits autour d'eux.* ”

APRÈS LA BATAILLE.

I.

(Suite)

III.

L'église de Spachbach est remplie de blessés français et allemands couchés sur la paille. Pour soigner tant d'hommes que chaque maison du village a recueillis, il n'y a qu'un seul chirurgien prussien. Nos infirmiers volontaires, qui s'habituent à manier les instruments de la trousse, font de petites opérations, extraient les balles, faciles à distinguer entre elles : les prussiennes ont la forme d'olives et les françaises rappellent un cylindre allongé, arrondi à l'une de ses extrémités.

L'hôpital de Haguenau, et toutes les maisons de la ville sont encombrées de blessés français. Une des salles de l'hôpital est consacrée aux amputations. Les internes de Strasbourg sont arrivés, et prennent le service. La salle des amputations est interdite à tout le monde, et l'on n'y transporte que ceux qui doivent être opérés ; une forte odeur de chloroforme, mêlée à l'acre senteur de la chair et du sang, saisit les malheureux que l'on dépose dans cette salle. Presque tous ferment les yeux pour ne pas voir des bras, des jambes, des pieds, des mains jetés au hasard le long des murs. Le sang coule à terre avec des lambeaux de linge et de vêtements. Quelques cris se font entendre, et de bonnes sœurs grises se multiplient pour soulager les souffrances ; les soldats les appellent : "Ma sœur, ma sœur, venez près de moi, ne me quittez pas." Plus d'un blessé saisit le chapelet de la sœur, et presse le Christ sur ses lèvres. La religieuse, les mains rouges de sang, fait le signe de la Croix.

Tandis qu'à Morsbroon, M. Émile Delmas visite une ambulance où se trouvent des Bavaois, des Badois, des Turcos et des cuirassiers, des 8^{me} et 9^{me} régiments, il s'arrête près d'un lieutenant bavaois, pour renouveler les bandages de cet officier, jeune encore, qui a les deux jambes traversées par une balle. Pendant que le Français donne ses soins à cet ennemi, la porte de la salle s'ouvre, et une troupe d'officiers supérieurs s'avance lentement. L'un d'eux précède les autres de quelques pas. Les blessés allemands cherchent à se soulever par respect et reconnaissance. Celui qui attire tous les regards est un superbe capitaine, à favoris blonds, et dont les traits respirent en cette circonstance une bienveillance paternelle. Le prince royal de Prusse, le vainqueur de Frœschwiller, visitait les blessés. Il s'approche d'un officier qui, malgré son émotion, porte fièrement sa main à la hauteur du front.

"Comment vous nommez-vous, lieutenant, dit le prince royal ?

— "Kammerer, mon Prince"

— "Comment ! seriez-vous des Kammerer de Munich ?

—“ Oui, mon Prince.

—“ J’ai connu votre digne père, il était à Kœnisgratz, c’était un brave.

—“ Il est mort, mon Prince.

—“ Je le sais, lieutenant, il revit en vous, et vous honorez sa mémoire ; que Dieu vous garde, vous guérirez et je me souviendrai de vous.”

Le prince tend la main au blessé. Celui-ci s’en empare fièvreusement, et la presse. Le prince donne quelques ordres à ses officiers et salue courtoisement, mais en silence, les infirmiers français.

Trois jours se sont écoulés depuis la bataille, et les maisons de Morsbroon ne désemplissent pas. Nos ambulanciers entrent dans le presbytère, et le curé leur dit qu’il a recueilli M. le commandant Finance du 8^{me} cuirassiers. Cet officier supérieur a été renversé pendant la charge ; heureux de voir des Français, il leur raconte ce qui lui est arrivé.

“ Au sortir de Morsbroon, je chargeais dans le fond du vallon, à la tête de mes escadrons, une balle abattit mon cheval ; j’étais déjà parvenu à me dégager, et, à genoux sur le sol, je m’apprêtais à me relever, lorsqu’une seconde balle me traversa les deux jambes à la hauteur du genou. J’ai été transporté ici, par bonheur, et cependant je soupire après l’heure où je serai évacué sur une ville, pour faire parvenir à ma famille quelques mots sur ma situation.”

Emile Delmas écrit à Madame Finance, mais elle ne put obtenir de l’autorité prussienne la simple faveur de se rendre à Hague-nau, pour donner des soins à son maris.

En sortant du presbytère, les infirmiers entendent de nombreuses détonations, on dirait un combat. Ce sont des soldats allemands qui tirent sur les chevaux errants de tous côtés. Un grand nombre de ces animaux ne sont que blessés et se sauvent au galop. Cette chasse est triste à voir, et on peut même dire qu’elle semble cruelle. En laissant vivre ces chevaux, ils eussent été guéris par les paysans, et le plus grand nombre serait utilisé pour la culture, mais l’Allemand veut tout ruiner, tout détruire.

Le quatrième jour après la bataille, les environs de Wœrth sont encore couverts de soldats prussiens, tout refroidis par la pluie ; il en est encore qui terminent une lente agonie.

A Wœrth, les officiers français sont plus nombreux que partout ailleurs. Ils servaient dans l’infanterie de ligne, les turcos, les zouaves et les chasseurs à pied. Nos infirmiers emploient des heures à les panser ; ils prennent ensuite leurs commissions, et leur serrent les mains.

En parcourant le terrain couvert de cadavres, nos ambulanciers observent l’effet des blessures. Si la balle a produit une hémorrhagie interne, le visage est noir et gonflé.

Si la blessure a causé une vive souffrance, les ongles des mains ont labouré la terre ; les mains serrent convulsivement des touffes

d'herbes ; beaucoup de blessés, la poitrine découverte, voulaient respirer, et déchiraient leurs vêtements.

Le lendemain de la bataille, on entendait de grands appels dans la campagne, on voyait, la nuit, de grands fantômes errer çà et là, tomber, se relever, et retomber pour toujours. Deux ou trois jours après, tout est silencieux, immobile, sinistre. Ce sont des débris sans sépultures. L'armée d'invasion foulait aux pieds ces cadavres ; elle s'avavançait en bon ordre, non pas à cette allure rapide de notre infanterie, mais lentement, lourdement et même silencieuse. On n'entendait que la voix des chefs, voix brève et sans pitié pour le soldat, instrument aveugle des haines et des vengeances. Les ambulanciers français suivent cette armée ennemie pour se rendre à Frœschwiller.

Les officiers allemands se plaignent hautement du peu de respect de nos soldats pour la Croix de Genève, insigne de neutralité. Il est vrai que l'armée française ignorait en général la convention de Genève, tandis que les troupes allemandes avaient été instruites des droits conférés par cette croix de drap rouge.

A Frœschwiller, maisons, granges, hangars, escaliers, tout est rempli de blessés. M. Delmas pénètre dans un cabinet qu'une étroite fenêtre ne peut pas éclairer suffisamment. Là sont étendus l'un près de l'autre un chef de bataillon et un capitaine français du 13^e bataillon de chasseurs à pied. Celui-ci se nomme Arnaud. Une balle lui a traversé la poitrine, et sa respiration inégale est oppressée. Entendant marcher, il ouvre les yeux : " Capitaine, lui dit le chef des ambulanciers, voulez-vous que je renouvelle votre pansement ? "

Le capitaine fait de la tête un signe négatif, et ses yeux se referment.

— " Je suis un Français, un ami, puis-je vous obliger ? "

— " Oui, dit le blessé, d'un voix sifflante et saccadée ; j'ai deux petits enfants, écrivez à ma femme, dites-leur que vous m'avez vu, que. ma blessure est légère, qu'il faut qu'ils espèrent, merci ! "

Le regard du capitaine exprimait un affreux désespoir..... il mourut dans la nuit.

Général baron AMBERT.

" J'aimerais mieux être ici-bas, d'après la volonté de Dieu, un ver de terre, qu'un séraphin dans le Ciel, en vertu de la mienne. "

(*Bienh. Henri Suso*).

" Dieu est avec le vicaire de Jésus-Christ, afin que, chaque jour, il puisse dire la vérité, et ne pas laisser ses enfants exposés au poison de l'erreur. "

(*Mgr Fava*.)

DÉCÈS DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.
11 Mach. XIII, 46.

PRIONS POUR NOS MORTS :

Louis Desjardins.—Gertrude Crépeau.—John McElhoney.—Sophie St-
Pierre.—Michaël Kisby.—Michaël Madigan.—Zoé Morache.—Olive La-
verdure.—Mary Bremman.—Philomène Filion.—Adélard Jodoin.—Félix
Poutré.—Mary Dun.—B. M. Granjon.—Louis Dufresne.—Marie Houlé.—
Julie Malherbe.—M. Barré.—Alexandre Ratelle.—Anastasie Bazinet.—
Thomas Benoit.

DE PROFUNDIS.

ETOFFES NOIRES

Département du Clergé et des Communautés.

L'immense clientèle du clergé et des communautés, qui nous honore de son patronage, a pu constater que nous n'épargnons rien pour perfectionner de plus en plus ce département. Nos deux agences Européennes de Tissus noirs nous donnent des avantages de bon marché et de qualité qu'on ne saurait égaler.

Nous avons l'assortiment le plus complet de **MERINOS DOUBLES**, à soutanes.

SAYS FRANÇAIS dans six prix différents.

Nos Says ont été comparés avec tous les says importés et ont été reconnus supérieurs on tous points.

CACHEMIRE, PARAMATTAS, BARATTEAS ETC.

ETOFFES spéciales à tentures d'églises, dans tous les prix.

Toutes les ventes que nous faisons cet hiver, au clergé et aux communautés religieuses seront datées à 6 mois du 1er mai 1885.

Remises libérales sur paiements anticipés.

DUPUIS FRERES

Coin des rues **STE-CATHERINE & ST-ANDRE.**

MONTREAL

GRANDE FONDERIE DE CLOCHES



BURDIN Aîné

Rue de Condé, 28
LYON, FRANCE.

Représentée à Montréal par M. B. Beullac, 229 Notre-Dame

LAVOIE & BEAULIEU

ATELIER DE

Peinture décorative, Sculpture, Dorure, Etc.

Ecussons, Tableaux, Travaux artistiques.

MM. LAVOIE ET BEAULIEU sont en état d'exécuter toute espèce de travaux artistiques de Decorations d'Eglises, de Chapelles, Statues, Bannières religieuses, Drapeaux, Etc., avec soin, et dont ils garantissent entière satisfaction.

PLANS pour décoration intérieure d'Eglise, Chapelle, Autel, Chaire, Etc.

Ils fabriquent à des prix qui défient toute concurrence, les Autels, Chaires d'Eglise et tous autres objets consacrés au culte divin. Ils ont en main des modèles de décoration exécutés par les plus célèbres Artistes Européens, et se chargent de toutes espèces d'Imitations de Bois, Marbre, Peinture, Etc.

On peut faire exécuter ces divers ouvrages dans n'importe quelle partie du Canada et des Etat-Unis. en s'adressant à :

O.M. LAVOIE-D A. BEAULIEU

231 NOTRE-DAME CENTRE 231

MONTREAL.

WILLIAM BRITTON

Poseur d'appareils à éclairage, à eau, et à chauffage.

OUVRAGES EN METAL DE TOUTES SORTES

COMMANDES RECUES POUR EGLISES ET MAISONS D'EDUCATION

EXÉCUTION PROMPTE ET BONNE

NO 15 Rue CLAUDE, No 15
MONTREAL.

Spécialité de Bois de Charpente et de Menuiserie pour les Eglises, Chapelles & Couvents, pour les sculptures, etc.

Service prompt

HURTEAU & FRERE,

92 Rue SANGUINET.
MONTREAL.

REMEDES POUR TOUS

à la portée de toutes les bourses

Mme E. DESROCHERS

Dépôt général :

62 ET 64 RUE SAINT-LAURENT



SON SIROP DE MIEL est le meilleur remède contre le rhume, la toux, les affections des bronches, des poumons et de la gorge. Les enrrouements, extinctions de voix disparaissent rapidement par son usage.



L'EAU POUR LES YEUX, dont elle seule est propriétaire, est reconnue comme unique dans son genre. Elle fait disparaître rapidement toutes les inflammations des organes visuels, chroniques ou passagères.



SON REMÈDE SOUVERAIN contre le choléra, diarrhée, dysenterie et affections des intestins est employé avantageusement dans tous ces cas par toute personne indistinctement, quel que soit l'âge ou le tempérament.

Prix les plus modérés.

GROS ET DETAIL.

Dépôts dans les Pharmacies et Epicerues.

25 Cts

Employez les

Pilules de McGale

(composées de noix-longues)

Pour les affections bilieuses, mal de tête, constipation, etc., etc.

A VENDRE PARTOUT.

LORGE & CIE
CHAPELIERS PARISIENS

21 rue St-Laurent

MONTREAL.

CLOCHES D'ÉGLISES

The Jones Bell foundry Co

TROY N.-Y., U.-S.

MEARS & STAINBANK
LONDRES — ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL

22 RUE ST.-NICHOLAS
MONTREAL.

AGENTS DE

LA SOCIÉTÉ ANONYME DE BELGIQUE,

Fabricants de sonniers en cr.

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint-Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparée avec soin. Première qualité de drogues et matières chimiques.

ART RELIGIEUX

SCULPTURE — DORURE — PEINTURE.

Dessins et décorations d'églises et de chapelles. Autels, Chemins de Croix, chaires, vestiaires, fonts baptismaux, etc., etc., etc.

LUCIEN BENOIT

NOS 198, 200,

RUE JACQUES-CARTIER.

A MONTREAL

près de la Banque d'Epargne.

MENEELY BELL COMPANY

A TROY ; ETAT DE NEW-YORK,

Spécialité de CLOCHES et de CARILLONS

POUR LES EGLISES

FABRIQUE GARANTIE

Catalogue illustré envoyé sur demande, gratis.

S'adresser : **CLINTON H. MENEELY BELL COMPANY,**
Troy, N.-Y., U. S. A.

POELES ! | POELES !

POELES A BOIS ET A CHARBON

Pour EGLISES, ECOLES ; passages ; les plus nouveaux dans le marché et des meilleures manufactures. Chez

L. J. A. SURVEYER

1588 RUE NOTRE-DAME, (En face du Palais de Justice)

FERRAULT & MESNARD,

ARCHITECTES

93, 99 Rue Saint-François-Xavier, 93, 99

Boîte 1414, P. O.

MONTREAL.

GABOURY & GADREUX

ENTREPRENEURS d'Eglises, Couvents, résidences, à la Campagne et à la Ville.

REPARATIONS exécutées à bref délai à PRIX MODÉRÉS.

137 ET 139 RUE VISITATION,

MONTREAL.